Toute œuvre de pensée
est reçue
et insérée volontiers

Abonnement annuel : 12 Fr.

ÉDITION SUR PAPIER JAPON
IMPÉRIAL
50 Francs par an

IDJTIHAD

LIBRE EXAMEN

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

(Paraissant mensuellement)

RÉDACTION
ET
ADMINISTRATION
Roseraie, 2, Genève

TÉLÉPHONE 1732

Adresse télégraphique :
IDJTIHAD, GENÈVE

1re ANNÉE — N° 8 — JUILLET 1905

Du Féminisme

Chez nous ce mot n'est plus de ceux qui passent pour nouveaux. Grâce à l'évolution qui se fait, malgré tous les obstacles que la tyrannie stupide d'un dégénéré lui oppose.

Féminisme veut dire revendication des droit sociaux de la femme, l'article qu'on va lire résume les péripéties de ce mouvement toujours grandissant en Europe. La route du progrès social que l'Europe a parcourue nous la parcourerons nécessairement. Nous sommes sûrs que nos lecteurs et lectrices d'Orient liront avec intérêt l'article de Mme Renaud.

Nous n'ajouterons qu'un seul mot en nous plaçant au point de vue de notre situation sociale:

Mme Renaud dit que la femme doit s'émanciper elle-même. Cela ne doit pas être considéré comme une loi immuable, car, croire que l'homme ne voudra jamais émanciper la femme ou bien qu'il ne la verra pas d'un bon œil, s'émanciper elle même, ce serait, à notre avis, taxer l'homme d'un atavisme irrémédiable. Si la femme reste arriéré que seront les enfants, comment les hommes pourront-ils espérer pérpétuer leur individualité morale. L'homme seul est incomplet, la femme en fait un être entier et vice versa. Il faudrait que l'homme fût absolument borné pour ne pas comprendre que son intérêt est dans celui de sa moitié qui est la femme.

Je crois qu'en exposant ma manière d'envisager la question de la femme, j'éclairerai mon récit et c'est pourquoi je me permets ces lignes d'introduction.

La femme ne peut être libre que par elle-même; tel est mon sentiment. Le despotisme exercé par l'homme sur la femme depuis des siècles pèse lourdement et parfois même douloureusement sur son cerveau et l'empêche aujourd'hui de comprendre et même d'accomplir son rôle social en ce qui regarde la femme. L'homme qui a secoué le joug des églises (c'est-à-dire des prêtres de toutes les religions) reconnaît en général, dans ses spéculations, que la femme est, comme lui un résultat de la nature qui a droit à son développement intégral; mais, combien rares sont ceux qui sont arrivés à traduire plainement ces spéculations dans les actes de leur vie quotidienne même envers leurs femmes, leurs filles, leurs mères.

Ceci dit sans incriminer l'homme, je constate des faits, tout simplement. Donc, s'il y a despotisme d'une part, il y a fatalement soumission forcée, c'est-à-dire dépression intellectuelle de l'autre.

Despotisme et soumission impliquent des déformations de la pensée humaine: là, déviation de la libre raison; ici absence de volonté. De sorte que l'homme et la femme sont dans des conditions qui ne leur permettent pas d'être vraiment libres. L'homme obéit à ses passions faute d'un contrôle salutaire; la femme reléquée dans une sphère étroite où jamais les grands problèmes de l'existence ne se présente à son esprit, est dans l'impossibilité de donner la force morale, et les lumières qui sont en elle et dont la société a besoin pour se renouveler. Mais le rôle de la femme devenait de jour en jour plus impérieux, ce sont les circonstances de la vie contemporaine qui, lentement la font sortir de l'indifférence sociale où les préjugés sociaux et religieux l'ont enfermée. Elle se heurte aux conditions de la lutte pour la vie et se réveille enfin de la torpeur; elle cherche les causes de son asservissement, travaille à les vaincre et prend enfin sa place dans la société; car, la femme n'est pas inférieure, mais elle a été infériorisée. C'est un courant qu'on remonte. La nature peut avoir été comprimée, par un régime faux, mais elle reprend toujours ses droits, témoin ce mouvement émancipateur féminin qui se dessine energiquement dans tous les pays de l'Occident, même ailleurs, et qui entraîne le vieux monde vers l'harmonie universelle en tuant le dualisme entre l'homme et la femme.

Ceux qui sont persuadés qu'il faut la femme affranchie, pour arriver à ce noble but, ont pour missions d'éclairer, ceux qui, conscients ou inconscients, s'opposent au développement des capacités de la femme. Car combien d'hommes, ayant bénéficié de tous les avantages dont la femme est privée, affirment sans remords qu'elle est inférieure; et combien de femmes, ayant perdu dans leur état de servitude jusqu'au sentiment de l'indépendance de la dignité humaine, acceptent cette sentence sans manifester le moindre soubresaut de révolte.

D'autres femmes vont à l'extrême et proclament la femme égale, même supérieure à l'homme. A mon modeste avis, je trouve erronés les idées des

uns et des autres. Tout en livrant les miennes à la critique de chacun, je dis que pour moi ces qualificatifs sont vides de sens dès qu'ils sont pris dans un sens général. Il va sans dire que dans les pays occidentaux, les nécessités économiques poussant la femme dans la mêlée sociale, elle obtiendra les mêmes droits civils et politiques que l'homme, puisque ces droits correspondent à sa nouvelle situation, à sa responsabilité dans la société actuelle. L'égalité civile et politique est la seule qui puisse exister entre l'homme et la femme et même entre les hommes. La personnalité de chacun devait être respectée. L'homme et la femme sont des équivalences et non des égalités; ils peuvent tous les deux être supérieurs. Les rôles sont différents, mais il n'y a pas là de raisons pour que l'homme trace l'itinéraire de la femme et lui borne son horizon; elle peut aussi bien que lui s'orienter vers la profession qui lui plaît et s'instruire comme elle l'entend. L'instruction sérieuse, approfondie ne nuit jamais à qui que ce soit, moins encore à la femme qui, pour remplir sa tâche, aura besoin de toutes les lumières. C'est le demi-savoir et une mauvaise éducation qui sont à redouter.

Si tant de gens ont une idée fausse du mouvement féministe, c'est d'abord parce qu'ils ne veulent pas se donner la peine de l'examiner sérieusement, et ensuite, parce que toutes les réactions dépassent le but ici, peut être plus que dans toute autre transformation. Quantité de femmes s'imaginent qu'être émanicipées, c'est ressembler le plus possible à l'homme et leurs extravagances font croire à celui-ci, déjà prédisposé que la femme émancipée est celle qui circule dans nos rues en costume quasi masculin, qui fume la cigarette avec une désinvolture cavalière tout en dégustant, hélas ! un verre d'absinthe à la terrasse d'un café. Dans les meilleures choses n'y a-t-il pas toujours le mauvais côté ?

Maintenant remontons le cours des siècles et essayons de suivre le chemin parcouru par la femme pour arriver jusqu'à nous. Nous voyons qu'aux temps préhistoriques dans la vieille Egypte, dans la Grèce ancienne le régime social est le matriarcal. La femme occupe les plus hautes fonctions sociales, celles de magistrat, de prêtresse; les enfants portent le nom de la mère. Je me permets ici de rapporter ce que j'ai lu dans un vieil auteur allemand, parce que ses idées me semblent jeter une lumière sur cette puissance lointaine de la femme. Il dit :

« La brutalité de l'homme, non encore sorti de l'animalité, était telle que l'autre, la pauvre créature, lorsqu'elle devenait mère, usait de tous les subterfuges pour se soustraire à son compagnon afin de se réserver pour son enfant: c'est elle qui, dans le but d'éloigner celui-là, aurait inventé des puissances surnaturelles hantant son refuge.

(Depuis que les hommes se sont emparés des religions pour en faire, à leur profit, un moyen de domination par l'ignorance, elle a payé cher la poétique création de son cerveau de mère ! !...)

Que l'on me pardonne cette digression, cet auteur dit encore que la pauvre mère, ne pouvant plus courir par monts et par vaux pour chercher sa nourriture, apprivoisa, domestiqua des animaux qui pouvaient lui fournir le lait, telle la chèvre, la brebis, etc., qu'elle recueillit les graines saines et nourrissantes et en ensemença le voisinage de sa cabane pour avoir sous la main des aliments pour sa famille qu'elle ne pouvait abandonner sans danger.

C'est ainsi que la femme serait la fondatrice des religions, la créatrice de l'agriculture etc.

Quelle qu'ait été la puissance de la femme un beau matin, il plut à l'homme de la renverser de son piédestal et de se mettre à sa place. Puis elle fut reléguée dans le fameux gynécée privée d'instruction, dès lors, regardée comme un être n'ayant que l'âme sensible, accordée aux animaux; le divin Platon ne la comprenait pas autrement. Cependant, même à cette époque, jamais la femme n'a montré d'incapacité lorsque les circonstances lui ont fourni l'occasion de se développer. Les Courtisanes d'Athènes et d'ailleurs en sont la preuve. Les femmes étaient naturellement très ignorantes en vertu de leur situation nouvelle, les hommes distingués prenaient alors parmi leurs esclaves celle qui leur plaisait, de plus l'instruisait, la développait et avait enfin une compagne avec laquelle il pouvait échanger des idées. Telles les Aspasie, les Sapho etc. Dans tous les temps des hommes de génie ont rendu justice à la femme;

Noble Hérodote lui faisait une large place au foyer domestique.

A Rome, avant le christianisme, la femme avait droit aux hautes études, le divorce était plus facile qu'il ne l'est aujourd'hui en France. Cicéron voulait qu'on lui accordât tous les droits politiques.

Le christianisme apparut couvrant le monde païen de sa croix redemptrice ? ? Dans cette ombre toutes les libertés de la femme furent ensevelies. Il décréta l'indissolubilité du mariage, la communauté des biens avec l'homme comme seul chef et la somuission absolue de la femme à ce maître sanctioné par elle. Longtemps les prêtres discutèrent si la femme avait une âme, la nièrent au concile de Nicée, puis plus tard lui accordèrent le bénéfice d'une petite âme, c'est-à-dire l'âme sensible des animaux comme avaient fait les philosophes païens. Laissée dans l'ignorance, elle fut considérée comme impure, comme un objet de chute pour l'homme par cette église qui se vante d'avoir donné la liberté à la femme. Que d'efforts n'a-t-il pas fallu pour la soustraire à tant d'oppression, d'injustices, de sottise.

A travers le moyen âge les femmes ont joui de ci de là de libertés qu'elles n'ont plus aujourd'hui, mais ces avantages étaient locaux et restreients.

Les salons du 16me siècle prouvent encore en faveur de la femme, en faveur de sa finesse, de sa morale. Alors qu'à la cour le roi et les seigneurs parlaient la langue des palfreniers, les femmes s'en retirèrent et fondèrent des salons devenus célèbres. Elles surent grouper autour d'elles tout ce que le siècle avait d'hommes distingués, elles travaillèrent avec eux à épurer la langue. Mais le véritable mouvement féministe moderne, mouvement d'ensemble dirigé vers un but déterminé, ne commença qu'à la Révolution. C'est alors que Mme de Gouges réclamait déjà le droit de vote pour la femme disant que, si les femmes montaient à l'échafaud, elles pouvaient aussi monetr à la tribune.

Au cours de la Révolution, la question féministe est posée par des hommes fort remarquables, tels Condorcet. Tout le monde sait la haute opinion que Condorcet avait de la femme; les grandes et généreuses idées pour le bonheur de l'humanité ne se présentaient pas à lui sans la femme, arrachée à la nuit de l'ignorance où l'avait maintenue l'Eglise. Sa femme, Sophie de Grouchy, était une femme remarquable, non seulement par sa beauté, mais par sa haute intelligence. Elle a traduit la théorie des sentiments moraux d'Adam Smith.

Mais sur ce point comme sur la plupart des autres, la Révolution a fait faillite. Elle se borna à instituer le partage des héritages en parts égales, à abolir les vœux monastiques perpétuels et à faciliter le divorce.

Le Code Napoléon reprit à la femme ce que la Révolution lui avait donné. Napoléon était antiféministe ; il avait du mépris pour la femme ; cet effroyable tueur d'hommes, ne lui demandait qu'une chose, des légions d'enfants pour en faire de la chair à canon. Si parfois il la mêlait aux affaires, c'est qu'il se servait de son influence féminine pour agir sur quelques hommes politiques. C'est lui qui a institué la puissance maritale, bornée et brutale, telle qu'elle est encore aujourd'hui. Dès lors la femme a été mineure dans sa famille. Jusqu'à 21 ans elle dépend de son père ; après le mariage la puissance passe au mari. Pour consacrer la faillite des principes de 89, Napoléon établit la communauté des biens, qui est tout au détriment de la femme, puisque l'homme a *tous les droits*.

Outre cela, le Code Napoléon interdit la recherche de la paternité, tout en instituant celle de la maternité. En cela il est plus arriéré que la législation de l'ancien régime, qui permettait cette recherche

Au point de vue des sexes, ce Code établit deux morales, l'une très dure pour la femme, l'autre très indulgente pour l'homme. La femme n'a pas protesté contre les iniquités de ce Code, parce que la presse n'était pas libre ; ce n'est qu'avec le mouvement d'idées larges et généreuses, provoqué par St Simon, que le féminisme renait en France.

Le Père Enfantin (1796-1864), disciple de St Simon, ainsi surnommé, parce qu'il se déclarait le pape d'une nouvelle religion, a fait à Paris nombre de conférences qui influencèrent puissamment l'évolution du féminisme. Les St Simoniens proclamaient l'égalité de l'homme et de la femme.

Les plus remarquables femmes républicaines féministes humanitaires, qui ont beaucoup travaillé à la propagation du saint-simonisme sont : Flora

Tristan (morte en 1864), Laure Grouville (morte en prison), Pauline Roland (que Victor Hugo a chantée, dans le XIe poème des *Châtiments*), exilée par Napoléon et ramenée mourante en France; elle rendit le dernier soupir sans revoir ses enfants, Jeanne de Rouen et Louise Julien, morte en exil, sur la tombe de laquelle Victor Hugo a également prononcé ces paroles, que l'histoire n'a pas justifiées: « Le dix huitième siècle a proclamé les droits de l'homme, le dix neuvième siècle proclamera les droits de la femme. »

La seconde République (1848) est la troisième date importante pour la question féministe ; les femmes s'organisent, des clubs se forment, des journaux féministes paraissent, mais la réaction napoléonienne arrête tout mouvement, la cause de la femme est encore une fois méconnue. Il se fait un long silence sur cette question, puis elle passe aux peuples anglo-saxons; là, elle fait des progrès extraordinaires pendant une période de cinquante années, de 1850, date le commencement du féminisme aux Etats-Unis.

Aujourd'hui, le féminisme en Amérique est presque un fait accompli. Toutes les carrières y sont ouvertes aux femmes ; elles sont ingénieurs, médecins, avocats, mairesses, adjointes (il y a deux Etat gouvernés par des femmes). Deux fois les femmes ont posé leur candidature pour la présidence; elles n'ont pas été élues, mais le fait qu'elles se soient présentées comme candidates n'a surpris personne. Il ne leur manque que l'électorat politique et l'éligibilité au Congrès de Washington.

Il y a pourtant quelques Etats où les femmes ont l'électorat politique.

On se demande, tout naturellement, à quoi tient le progrès si rapide du féminisme en Amérique et sa marche si lente en France.

Les causes de la lenteur de sa marche en France sont: 1, que la France est catholique et que l'Eglise romaine a toujours voulu gouverner la femme, la garder dans sa main pour s'en faire un instrument de domination sur le monde; 2. que c'est l'esprit romain qui a influencé nos coutumes et nos mœurs et présidé à la création de nos lois; que l'esprit romain, hostile à la femme, a inspiré le Code Napoléon.

Tandis que l'Amérique est un pays neuf, sans traditions, où les idées nouvelles peuvent se développer librement.

Il y a encore une troisième cause qni empêche l'évolution du féminisme en France, c'est un esprit de plaisanterie quand même lorsqu'il s'agit de la femme, esprit gaulois qui raille et qui empêche trop souvent de parler sérieusement du féminisme. Le Français ne demande à la femme que la beauté et la coquetterie, il oublie qu'elle a besoin de pain; il n'accorde à la femme que deux rôles, celui de courtisane et celui de ménagère. Mais que devient la femme honnête, qui n'est pas mariée, ou la femme avec ou sans enfants? et il est à remarquer que surtout en France, le mariage devient de plus en plus difficile aux femme sans dot, et c'est l'immense majorité.

En Angleterre une suite de lois à partir de 1870 consacrent l'affranchissement de la femme mariée, dont la situation avant 1870 était pire qu'en France.

La femme en Angleterre perdait tous ses biens en se mariant. Elle était absorbée dans la personne du mari et comme femme et comme mère, car elle n'avait aucun droit sur ses enfants; ne pouvait pas les élever comme elle l'aurait voulu.

Ces lois lui donnent l'administration de ses biens et reconstituent son ancien droit de mère. (Consulter là-dessus le livre de Jone Stuart Mill sur l'assujettissement de la femme.)

En Allemagne le mouvement est bien vivant comme il y a deux mouvements, l'un bourgeois, l'autre socialiste. Ce dernier à la tête duquel se trouve entre autres personnalités marquantes Clara Zetkin a une vitalité extraordinaire, l'organe de ce groupe *Die Gleichheit* est animé d'un esprit clair, décidé. Ces femmes savent ce qu'elles veulent et où elle vont.

La Suède et la Norvège ne sont pas en arrière, les femmes de ce dernier pays ont conquis le Conseil municipal.

Ainsi ces deux pays ont fait des progrès dans la question féministe, ils ont devancé la France où le problème avait été posé un demi siècle auparavant.

Voyons où était la question féministe en 1900, à l'époque de l'Exposition.

Au congrès international pour le droit des femmes, tenu à Paris, du 5 au 8 septembre 1900,

Mme Maria Pognon rappelle les succès obtenus durant les dernières années.

1. L'admission des femmes comme témoins dans les actes d'état-civil et instrumentaires.

2. L'électorat aux tribunaux de commerce.

3. L'admission des femmes dans les Conseils d'administration de l'assistance publique.

4. L'admission des femmes à l'Ecole des beaux arts.

5. L'électorat et l'éligibilité au Conseil supérieur du travail.

6. L'admission de la femme dans l'administration de la Caisse des écoles et des bureaux de bienfaisance.

Les lois votées par la Chambre déposées au Sénat avant le Congrès sont:

1, La loi Goiraut autorisant la femme mariée à recevoir le produit de son travail sans l'autorisation de son mari.

2. La loi conférant à la femme-avocat le droit de plaider.

3. La loi dite des sièges, obligeant les patrons à mettre des sièges à la disposition des femmes qu'ils occupent.

Les deux dernières lois sont maintenant en vigeur.

Ce n'est pas beaucoup; mais c'est déjà quelque chose, quoique le code ne soit pas entamé et que la femme resteencore mineure mariée ou non.

Mais il y a une raison pour laquelle, malgré tout le féminisme triomphera en France, c'est la question économique. C'est une évolution fatale que deux causes rendent inévitable sur le continent aussi bien qu'en Amérique.

La première cause, c'est l'abaissement de la valeur de l'argent, du taux de la rente, en même temps que la vie est devenue plus chère. Autrefois 40,000 frs. de dot à 5 % constituaient une petite fortune, 100,000 étaient déjà très beaux.

Maintenant que le capital ne rapporte plus que 3% beaucoup de petites bourgeoises se voient dans la nécessité de travailler.

Le mariage devient de plus en plus difficile et la jeune fille qui ne sait pas gagner sa vie languit. Elle n'a pas d'autre issue à sa situation que de se mettre à travailler.

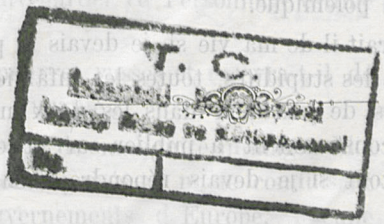
Des milliers de jeunes filles pauvres d'origines bourgeoises se portent vers les fonctions administratives et les carrières libérales.

La seconde cause qui amènera nécessairement le triomphe du féminisme, c'est l'évolution si rapide de la grande industrie et du grand commerce. Le machinisme a créé le prolétariat. La fille du peuple est jetée hors de la famille, du petit commerce, de la petite industrie où elle trouvait encore une apparence de famille ; cette jeune fille envahit toutes les branches de la grande industrie et du grand commerce et rivalise avec l'homme (sur 16,000 ouvriers 5,000 femmes ouvrières). Mais comme on exploite partout sa soi-disant infériorité, elle lutte pour obtenir salaire égal à travail égal.

Mais ce n'est pas tout. La femme demande encore la liberté. Etant devenue la rivale économique de l'homme, elle ne peut plus lui obéir. Etant libre économiquement la femme ne peut plus être une mineure dans ses rapports avec l'homme, mais une camarade, une compagne qui sera son égale au point de vue des droits et des devoirs. Par là le féminisme aboutit au socialisme, car la femme ne sera jamais libre si l'homme ne l'est pas.

Si la femme est esclave à présent l'homme est un tyran esclave. Ainsi le féminisme et le socialisme arriveront à n'être qu'un.

La transformation intégrale du régime économique actuel est nécessaire pour le triomphe du féminisme.

Tant qu'existera la classe bourgeoise qui a pris la place de l'ancienne noblesse, il n'y aura en France que l'égalité politique. Quant à l'égalité économique, elle ne viendra qu'avec la transformation complète de la société actuelle, ce qui est synonyme de l'émancipation non seulement de la femme, mais de tout le genre humain.

ELISABETH RENAUD